

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	- (1989)
Heft:	3
Artikel:	Lucienne
Autor:	Debluë, Henri
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870659

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HENRI DEBLUË

LUCIENNE

L'express s'engageait peu à peu dans la banlieue parisienne. C'était la première fois que Pittet allait à Paris. Pour un pauvre petit séjour en vérité, mais il l'avait préparé avec une ardeur et une minutie provinciales. Depuis si longtemps qu'il y pensait, que ses amis, que ses lectures, évoquaient ce haut lieu du monde: Paris, capitale.

Il avait noté des rues à voir, il avait relevé des adresses utiles. L'une surtout lui paraissait précieuse: celle d'une certaine M^{me} Lucienne Robin. Il la tenait d'un ami journaliste qui passait pour futé. Il s'agissait — à l'entendre — de la Parisienne enjouée et légère — mousse de champagne.

*

Son premier contact avec Paris le déconcerta. C'était une aube pluvieuse d'avril: grises les façades, le ciel, les visages. Sur les trottoirs les gens se hâtaient, la tête dans les épaules. Les lumières du métro tombaient sur des faces plombées. Partout le mutisme, des gestes saccadés. On émergeait durement du sommeil. La capitale, qui vide les nerfs, peinait à mettre en route son immense organisme.

Pittet consulte son carnet d'adresses. Mais il est beaucoup trop tôt.

C'est onze heures lorsqu'il s'arrête devant le bon numéro, dans la bonne rue, non loin du pont Henri IV.

Une chose l'étonne, le piteux état de la façade. Le seuil franchi c'est encore bien pire: l'immonde cour intérieure, où donnent les lucarnes infiniment tristes des latrines.

L'un de ces hôtels de dernier ordre, mais dont les chambres posent encore à leurs locataires des problèmes budgétaires insolubles.

Pittet se décourage, il songe à s'en aller, le journaliste, bien sûr, s'est payé de sa tête. Il sonne pourtant, à tout hasard, à la porte de la logeuse.

Et c'est bien là qu'habite M^{me} Robin.

Mais elle ne peut recevoir en ce moment, car elle est partie dès six heures pour l'hôpital S^t-André où elle travaille comme simple infirmière. Elle ne rentre pas à midi, elle mange au réfectoire, elle ne sera de retour qu'à sept heures, à la tombée de la nuit.

Pittet laisse un billet: il vient de la part d'un ami, il attendra dès dix-neuf heures trente, au café etc...

Il ne pense plus à son carnet...

*

Dès l'aube, elle rejoignait le même défilé sans joie que Pittet croisait, gare de Lyon. Le métro l'emménait au grand hôpital, où pendant dix heures, elle allait trotter, dans un air écœurant et tiède. A cinq heures, le vieux réveil avait déchiré la nuit. Il était posé sur une assiette retournée, afin d'être plus brutal. Car les nerfs fatigués ont des ruses, et il n'est pas permis de s'y laisser prendre. On saute du lit, haletant, un ressort disloqué bourdonne. Elle avait tâté dans l'obscurité, buté contre une chaise. Elle avait avalé un café brûlant pour essayer d'apaiser la nausée pleine de frissons qui monte du cœur.

Elle vint au rendez-vous de Pittet. A pas comptés, mais elle aurait voulu courir. Sotte bouffée d'espoir qui la poussait sans raison. Mais comment ne pas frémir d'espoir quand on a trente ans, quand on vit comme un détenu longe un mur, et qu'on perçoit, un soir, un signe insolite?

Elle était un peu hésitante en arrivant, mais bien vite enhardie, vive et ouverte. Et Pittet d'emblée se sentit à l'aise, et la trouva attachante. Il insista pour qu'elle vînt dîner avec lui. Elle le conduisit dans un petit restaurant grec, près de S^t-Germain.

Elle parlait de tout et de rien, la voix légère, les gestes menus: gentille invite à converser. Pittet répondait, écoutait, passait un plat, bienveillant, détendu.

C'était le soir. L'air paraissait s'adoucir. La fièvre du jour retombait. Les autos semblaient glisser; les pas des gens moins saccadés. Une vapeur invisible ouatait les bruits. La capitale était

plus lointaine et inoffensive, comme un énorme cuirassé qui abaisse ses canons et dont on perçoit la masse estompée dans la brume du crépuscule.

C'était le soir, le bon moment des travailleurs, débrayage avant l'oubli du sommeil. On s'abandonne un peu, on se raconte, les paumes ouvertes, prêtes à se poser sur une épaule amicale. On montre ses plaies, on les laisse un moment à l'air. Le marcheur retire ses souliers, remue les orteils.

Lucienne disait ses tracas budgétaires et ses journées harassantes. Et ça la soulageait !

— Parfois, le soir, je me couche en arrivant, le front barré, les reins endoloris. Plus le cœur de me laver, de manger. Je n'allume même pas, je me jette tout habillée sur mon lit. Je dors une heure. Je me réveille moins désespérée. Mais il est déjà tard, et la chambre est triste... Le travail est éreintant à la maternité, l'air est lourd, les bébés hurlent. Les journées sont trop longues, elles commencent tôt le matin; je n'arrive pas à me défatiguer; je passe la semaine à attendre le samedi..., le dimanche à dormir.

Lucienne se tut. Elle pensait que ce n'est rien d'avoir porté un fardeau, s'il ne faut pas le reprendre quand l'épaule est encore douloureuse. On le porte la mort dans l'âme quand on sait que la halte sera trop courte pour jouir un peu de son repos... Il est humain de se réjouir de la fuite du temps pendant le coltinage et de souhaiter qu'il détale encore plus vite. Mais si l'on est chargé toute l'existence, sans répit, alors c'est la vie qu'on est heureux de voir passer et qu'on rate. On est assassiné.

— J'aime mon travail. J'aurais voulu un enfant, c'est un peu pourquoi j'ai pris cette place. Ils sont gentils ces bébés. Mais on nous les enlève au fur et à mesure. C'est de l'amour maternel à la chaîne... Je ne souhaiterais pas un enfant si je pensais qu'il doive vivre comme moi. On ne le pense jamais, on est bien forcé de se dire que cela changera... Je ne sais pas pourquoi je vous raconte toutes ces choses. Du reste, je ne suis pas désespérée. J'ai d'excellents moments avec ma sœur, avec mon ami... Et je vous montrerai mon jardin, sur ma fenêtre, un pot de géranium et un autre, où pousse un minuscule cerisier. J'ai planté un noyau... Non, le malheur, c'est sans doute que j'attende... Chaque soir je respire: ouf! un jour de passé. Mais les jours s'ajoutent aux jours...

— Vous aimez le cinéma ?

Bien sûr qu'elle l'aimait. Elle y allait souvent. Chaque fois que ses nerfs lui faisaient mal. Alors elle ne pouvait plus supporter la chambre vide. Elle ne pouvait ni lire ni coudre, ni bavarder avec

son amie Ginette. Les boulevards étaient trop lumineux; les ruelles trop désertes; la Seine trop douce pour qu'on pût s'y promener sans être au bras d'un homme... Elle sautait le repas du soir, et sans rompre l'équilibre précaire du budget, elle s'offrait le luxe de la salle sombre et confortable, peuplée et silencieuse.

— On se sent tout drôle en sortant. On marche vite. On tâche de ne pas se laisser réveiller; ni par le froid, ni par les gens. On est fragile, mais j'arrive parfois à me glisser dans mon lit sans cesser de rêver. Et je m'endors.

— Acceptez-vous de passer la soirée avec moi? Je vous invite au spectacle.

— Merci, voyez-vous. Restons encore un peu à bavarder gentiment. J'ai les jambes rompues et demain je commence tôt. Demain soir, si vous voulez!

— Oui mais à une condition: que vous choisissiez vraiment l'endroit de vos rêves...

— Il y en aurait un... Mais c'est ridicule.

— Dites...

— Non c'est impossible... Je ne présente pas, je n'ai pas de toilettes.

— Dites pourtant...

— L'Opéra.

Elle connaissait la vie. Elle avait beaucoup appris et bien des chimères avaient dû crouler sur le macadam. Mais elle avait gardé un rêve d'enfance né dans l'appartement misérable, dans l'encombrement des rues, quand la gamine allait faire des emplettes pour sa mère, les genoux violets de froid... Aller une fois à l'Opéra, monter le grand escalier où glissent des messieurs en habits et des dames en fourrures... L'enfant pauvre en rêve, mais il en rêve sans haine, comme il rêve et vit tous les Palais des contes... Plus tard il découvre que ce paradis existe vraiment, dans un monde réel, hostile, distinct du sien; que ce sont de vrais chauffeurs qui ouvrent la portière à des femmes qui vivent pour de bon, qui ne sont pas de grandes poupées sorties du musée Grévin. Alors les enfants pauvres, devenus des hommes, y pensent autrement...

— Je prendrai les billets. Je viendrai vous chercher demain soir.

Longtemps Lucienne et Pittet restèrent attablés. Si longtemps qu'ils se racontèrent tout le bout de chemin qu'ils avaient parcouru dans l'existence. Elle oublia qu'elle devait se coucher tôt.

Quand ils sortirent, ils se tenaient par la main. Ils furent brus-

quement contents. C'était la nuit. Une nuit qui semblait débonnaire. Il y avait parfois du monde sur les trottoirs. Pittet descendait sur la chaussée; ou bien il partait en avant, et, l'un derrière l'autre, ils fendaient les groupes: ils ne se lâchaient pas la main.

Ils se quittèrent devant chez elle.

— Je suis courageuse vous savez, et gaie! Ne m'en voulez pas d'avoir geint toute la soirée. J'aime la vie.

Elle grimpa l'escalier d'une haleine.

*

Pittet se mit à errer, désœuvré, un peu triste de sa soudaine solitude. Quelle étrange rencontre venait-il de faire? pourtant banale, surprenante et tellement familière; amicale. Il déboucha sur le boulevard St-Germain, devant le Mabillon; il y entra. Il s'assit parmi des faces hirsutes, des filles au teint de chanvre, sanglées dans des pantalons noirs. Ils se démenaient à grand tapage mais sans tromper l'impression dominante d'essoufflement. «Elle se lève tard, se dit Pittet, avisant une blondasse qui frappait un efflanqué dans les côtes... Et Lucienne? si gentille, si fatiguée et si vaillante! Un autre monde...»

Pittet sortit et s'engagea dans la rue Monsieur-le-Prince. Elle était vide. On percevait pourtant dans l'air un écho lointain de l'effervescence diurne — comme longtemps après une course d'automobiles, l'odeur de la carburation. Pittet poussa la porte d'un bistrot espagnol. Il ne le quitta qu'au matin, gagné par l'ambiance fraternelle. Les exilés chantaient sans arrêt, doucement comme on rêve, sur le roulis du souvenir, à peine indiqué par le guitariste qui semblait caresser de l'eau.

*

Lucienne avait mis sa plus jolie robe pour aller à l'Opéra. Elle marchait à pas vifs. Elle avait un air de santé malgré le cerne des nuits trop brèves et du métro... Elle souriait de ses petits yeux bleus. Avec rien elle s'était faite belle. Et paisible à voir comme les pommiers, derrière Montmartre, dans ces quartiers plus doux qu'aucun village, parce que l'air est crayeux et doré, que les murs sont aussi sensibles que les yeux d'un vieux cheval.

Elle monta avec avidité l'escalier de l'Opéra. Pittet la suivit, essoufflé. Lucienne s'émerveillait. Pittet ne la contredit pas. Ils

avaient deux places restantes, tout en haut, à la dernière galerie, au fond d'une sorte de stalle. Il fallait se hisser sur la pointe des pieds pour entrevoir, là-bas, sur la scène, le vieux Faust glapissant devant ses cornues. Ils s'embrassèrent.

Les paupières closes, elle avait un air radieux. Une longue pratique du malheur lui avait appris à fuir d'un coup, profondément, les tracas, les appréhensions, les souvenirs pesants. Elle se sentait bien, auprès de Pittet. Elle se souvint d'un rêve qu'elle avait fait plusieurs fois, ces derniers temps. Elle dormait entre de grands bras fraternels. D'un Ami qui la tenait ainsi, contre lui. Jamais elle ne voyait son corps ni son visage; mais ses bras seulement qui étaient protecteurs. Il ne la caressait pas. Il ne parlait pas. Mais elle éprouvait un bonheur tranquille, comme si jamais plus elle n'aurait à lutter seule.

Pittet n'était pas calme, malgré les apparences. Il se sentait oppressé de tout le poids d'une vie, remué comme l'eau d'une rivière, sous la pression d'un affluent. Des confidences de Lucienne, des souvenirs de son enfance, de sa jeunesse étouffée remontaient en lui par afflux, enflammaient les joues; il aurait crié de révolte impuissante...

Il se décrispait pourtant; les assauts refluaient peu à peu. Il regarda Lucienne et fut gagné par la paix de leur affection naissante. Elle ouvrit les yeux, ils se sourirent, et, se hissant sur la pointe des pieds, ils suivirent la fin du premier acte.

*

Ils rentrèrent à pied: elle avait congé le lendemain.

Ils rejoignirent la Seine et longèrent les quais. Ils étaient déserts. Un chat, arrêté, la queue en l'air. Sous les arches des ponts, contre les hauts murs, des amas sombres, des caisses, des formes humaines. Le ciel était clair, l'air frais. Ils marchaient sans rien dire; elle fredonnait un air à la mode, il la tenait par les épaules. Arrivés au pont Henri IV, ils le gravirent. Une vieille femme était accroupie sur un banc de pierre, ses jambes variqueuses bleues de froid. Pittet eut un mouvement d'arrêt.

Le pont dépeuplé semblait interminable. Ils furent envahis de mélancolie. Le jour la capitale est assourdissante. C'est une mer qui brasse. La nuit elle se retire, elle reflue dans les maisons, découvrant une grande plage vide et angoissante... Mais déjà rue Dauphine, passaient les premiers camions des Halles. Un roulement sourd, comme s'il s'était agi de la préparation lointaine

d'une offensive: signal du réveil progressif qui lancerait les hommes à l'assaut du premier matin.

Mais la ville et la Seine dormaient encore. Et Pittet monta chez Lucienne.

Ils dormirent jusqu'à midi, puis ils passèrent le dimanche ensemble, à se promener dans Paris. Pittet partait le lendemain soir, il aurait une journée chargée. Lucienne devait se coucher tôt. Car demain, à cinq heures, l'antique réveil tressauterait sur son assiette comme un cardiaque. Pendant toute la nuit son tic-tac besogneux instillerait dans l'inconscient de sa victime le rappel du pain à gagner.

Ils se séparèrent sur le pas de porte. Ils s'écriraient peut-être.

— Avez-vous des vacances, demanda Pittet.

— Au mois de juin.

— Venez à Lausanne. Descendez un matin sur le quai de gare, j'y serai.

— Je viendrai... si vous y tenez.

— Au revoir, Lucienne.

— Au revoir, ami.

Pittet s'enfila dans le premier cinéma venu.

Lucienne s'assit un moment sur le bord de son lit. L'idée du lendemain, bien sûr, l'angoissait. Mais elle savait qu'il ne faut jamais céder de terrain, qu'elle devrait chaque soir se cuire avec soin son dîner, faire un peu de courrier... Comme un bon soldat qui se lave chaque soir les pieds, pensa-t-elle.

Ce rapprochement saugrenu la fit sourire.

Rencontre, n° 18, août-septembre 1953.

